

Le sourire

Depuis vingt jours. Vingt nuits. Ou peut-être dix ? On ne sait plus. Le décompte est tenu par la Voix, celle distribuée par les ondes multipliées de tous les postes ouverts en permanence. Mais on ne les écoute plus. On ne sait plus. On est comme isolé de l'autre côté d'un mur d'éther. La Voix ne vous atteint plus. Elle persiste, elle aligne des chiffres, des statistiques, des « informations » en continu. Mais on ne les entend pas.

Elle malaxe, dans sa chambre transformée en chantier, des personnages en argile dont la tête toujours informe ne parvient pas à se matérialiser. Elle y passe des heures, fumant toujours une cigarette à demi éteinte, toujours s'essuyant fébrilement le front. De temps en temps, elle boit un verre d'eau. Elle voudrait parvenir à extraire de ce chaos une forme pure, quelque chose qui, elle le croit, annihilerait toute cette lourdeur, ce poids de chair enfoncée dans la plus profonde terre malade.

Elle voudrait une Forme qui sauve.

Un visage dont le sourire ineffable effacerait les peurs, les angoisses et les douleurs.

Matin après matin, elle voit, dans la glace de la salle de bains, son propre visage. D'abord un peu fatigué, tendu. Des cernes sous les yeux. Puis - les jours passant - elle ne parvient plus à bien le voir. Il semble s'effacer peu à peu, se désincarner sous le Regard. Elle essaie, sur les lèvres amincies, dans les yeux éteints, de faire naître une lueur qu'elle pourrait reconnaître - mais non : cela ne prend pas. Il lui manque l'Autre, celui par qui le visage prend vie. Sans l'Autre, ce n'est qu'un masque de chair presque figé, comme si, derrière les traits quotidiens, un fantôme de visage poussait vers la lumière, pour hanter le Regard incertain qui fixe le miroir. Fantôme. Voilà le mot. Ces traits, cette bouche, cette forme ovale des yeux clairs, le nez pointu, tout cela est reconnaissable - et cela ne l'est plus du tout, cela s'éteint peu à peu, comme ces formes incertaines que font les flammes mourantes dans un feu de cheminée, ouvrant l'imaginaire à l'esprit captif, et puis le délaissant, lui laissant une marque ineffable, celle de la flamme qui a dansé, qui a flirté avec le vent, et qui n'est plus qu'un rougeoiement dans le creux du bois.

Plus de visage. Comme cela va vite. Le teint a blanchi, les lèvres se sont décolorées, les yeux se sont éteints. Pour qui le faire vivre ? Peut-être, le matin, quand on vient lui livrer les courses du jour, reprend-il un peu de vie ? Les lèvres s'écartent-elles, dans un sourire, pour dire « Merci à vous ! » Elle ne sait pas. Y a-t-il une façon de faire taire le Fantôme ? Y a-t-il une façon de s'extraire du masque ? Elle le voudrait. Le désirerait tant. Mais elle ne sait pas comment. Elle reste devant son miroir, devant ce poids de chair énigmatique, qui ne lui dit rien, ou plutôt, le silence, l'attente froide, vide, la frayeur étroite.

Alors elle retourne dans sa chambre. Sur la porte, il y a écrit : « Confinement. Jour 30. » Elle raye la date. Puis elle recommence à sculpter. La nuit vient, versant l'immobilité des formes de l'autre côté du miroir de la fenêtre. Elle sculpte avec frénésie, et ses mains, du corps de l'argile lourde, remontent vers le visage, le visage espéré, le visage du sourire. Elles modèlent la bouche, les coins de la bouche, dessinent la virgule imperceptible.

Elle se recule - le visage sourit. Le visage la regarde, plein de cette douceur qu'elle cherche depuis des jours, des nuits. Les yeux, les yeux d'argile, vivent de ce sourire, ils voient.

Elle se laisse tomber sur le lit. Son corps empêtré de solitude, soudain, est ranimé par l'espérance. Elle sent, sur son propre visage, se dessiner un sourire.

Y a-t-il quelqu'un ? demande la voix Fantôme. Quelqu'un me voit-il ? Elle porte les mains à son visage. Les traits, comme une pâte rétive qui s'amollirait encore un peu plus de la peur, commencent à se préciser – oui, là, sur les lèvres ... Elle voudrait dessiner le visage d'un compagnon. D'une compagne. Elle regarde la statue d'argile. Il n'y a pas de doute. Sur les lèvres, le dessin d'un sourire

Le fantôme s'est incarné.

Elle regarde sa montre – plus de sept heures : c'est déjà le petit jour. Tout à coup, une impulsion fiévreuse la prend – elle veut sortir. Elle attrape une veste, dédaigne de mettre un masque. Elle sort dans le petit matin glacé.

Là, sur les marches de l'église, il y a un homme affaissé. Il est couvert d'une sorte de longue pèlerine. Ses pieds, étalés devant lui, dans une attitude d'abandon, sont chaussés de vieux cuir qui baille. Il tient un grand sac de toile entre ses bras.

Il lève la tête vers elle.

Son visage s'éclaire. Ses yeux tout plissés, sa bouche tombante s'ouvrent un peu. Dans son regard, passe une lueur, quelque chose comme une reconnaissance. Il tend la main vers elle.

- C'est déjà le matin ? demande-t-il.

Elle ne sait pas ce qu'il faut répondre. Elle n'a plus trop l'habitude des mots. Elle ne sait pas ce que lui veut ce vieil homme, perdu, comme elle, au pied de cette église.

Alors, elle avance un peu vers lui, se penche – et elle sourit.